

Aspects de l'autofiction dans l'œuvre littéraire de Pierre Loti : le cas d'*Aziyadé*

DANIEL DE LA FUENTE DÍAZ

Universidad de Murcia

I. Introduction

L'œuvre de Loti, s'inscrivant dans la période postnaturaliste du roman, a souvent été considérée comme inclassable par rapport à la littérature de son époque. Dans son récit autobiographique *Le Roman d'un enfant* (1890), l'écrivain a affirmé avoir toujours écrit « en une prose affranchie de toutes règles, farouchement indépendante » (Loti, 1890 : 269). En effet, Loti se plaît à transgresser les normes d'écriture romanesque, mélangeant le journal intime, l'autobiographie et le roman, jouant constamment sur les registres du factuel et du fictionnel. Certains théoriciens de la littérature comme Barthes, Colonna ou Lecarme se sont aventurés à étudier le genre littéraire des œuvres lotiennes, et ont relevé dans ses récits romanesques un dispositif autofictionnel, voyant en lui un précurseur de cette pratique narrative qui a fait couler beaucoup d'encre depuis l'apparition de sa désignation sous le terme d'autofiction par Doubrovsky.

Partant de cette hypothèse qui constate la présence d'une forme d'autofiction dans l'œuvre de Loti, nous allons nous concentrer sur son premier roman *Aziyadé* (1879), en envisageant le rapport qu'entretient ce récit avec le journal intime de l'écrivain dont il est inspiré. Nous allons tout d'abord établir un bref état des lieux de l'évolution du concept de l'autofiction à travers les définitions proposées par les principaux théoriciens de la littérature qui se sont intéressés à cette question. Ensuite, nous nous concentrerons sur la comparaison entre le *Journal* (1868-1878) de Loti et son premier roman *Aziyadé*, ainsi qu'entre les échanges épistolaires de l'écrivain qui s'y trouvent insérés et ceux de son homologue fictionnalisé du récit romanesque. Enfin, nous concluons en essayant de déterminer dans quelle mesure cette œuvre peut être envisagée comme une autofiction en fonction des délimitations de ce genre littéraire plus ou moins contesté, ainsi que de la comparaison entre les aspects factuels et fictionnels dans la narration du roman et de l'hypotexte dont il est

inspiré.

II. Théoriciens de l'autofiction

Le terme « autofiction » a été inventé par Serge Doubrovsky en 1977, afin de présenter son deuxième roman intitulé *Fils*. Il a défini ce néologisme comme un récit aux caractéristiques similaires à celles de l'autobiographie car il respecterait le pacte autobiographique mis en place par Philippe Lejeune, celui de relater au lecteur les faits réels d'une vie, mais où les choix narratifs et l'ambition artistique de l'auteur prévalent sur la factualité des événements relatés.

Avant l'invention de ce mot par Doubrovsky, Lejeune avait reconnu la possibilité théorique de cette forme de fiction sans pour autant la nommer dans son *Pacte autobiographique* (1975) :

Le héros d'un roman déclaré tel peut-il avoir le même nom que l'auteur ? Rien n'empêcherait chose d'exister, et c'est peut-être une contradiction interne dont on pourrait tirer des effets intéressants. Mais dans la pratique, aucun exemple ne se présente à l'esprit d'une telle recherche (*idem* : 31).

Selon Lejeune, dans le roman écrit à la première personne, le nom du narrateur est différent de celui de l'auteur, invitant le lecteur à accepter la fiction, tandis qu'il serait identique dans l'autobiographie, l'auteur s'engageant à ne dire que la vérité. Entre ces deux pratiques, il existerait une case impossible où le narrateur d'un roman déclaré tel aurait le même nom que l'auteur. Bien que Lejeune n'ait relevé aucun exemple pour illustrer ce cas de figure, certains théoriciens ont suggéré que les pratiques littéraires de nombreux auteurs antérieurs se situeraient dans cette « case aveugle », tels que Proust ou Loti comme nous l'expliquerons ci-dessous.

En analysant le sommaire prospectif de *À la recherche du temps perdu* (1917) de Proust, Genette cite l'exemple où le narrateur porte le même prénom que l'auteur et évolue dans un univers en grande partie imaginaire. Cherchant à résumer ce contrat de lecture, Genette propose de le ranger dans la case de l'autofiction (1982 : 293).

Tout comme Lejeune, Barthes a également révélé l'existence de l'autofiction sans la nommer. Dans les *Nouveaux essais critiques* (1972) ajoutés au recueil *Le Degré zéro de l'écriture* (1953), il a ainsi reconnu le dispositif autofictionnel dans *Azizyadé*, publié de manière anonyme. La fictionnalité y est indiscutable, puisque le héros, un officier de la marine anglaise nommé « Loti », meurt à la fin du roman, et ce dispositif lui semble unique comme procédé littéraire :

Loti, c'est le héros du roman [...] Loti est dans le roman [...] mais il est aussi en dehors, puisque Loti qui a écrit le livre ne coïncide **nullement** avec le héros Loti : ils n'ont pas la même identité. Le premier est anglais, il meurt jeune ; le second Loti prénommé Pierre, est membre de l'Académie française. (Barthes, 1972 : 171)

Comme Françoise Simonet-Tenant l'explique dans son article « L'autobiographie au pays de la polémique », depuis la naissance du terme « autofiction » en 1977, trois tendances sont apparues progressivement pour déterminer ce genre littéraire : ceux qui sont attachés au sens initial donné par Doubrovsky, ceux qui élargissent le concept comme Philippe Vilain en « rendant facultatif le trait définitoire de l'identité onomastique » (Vilain 2009 : 74), et ceux pour qui l'autofiction « consiste à s'inventer des aventures que l'on s'attribuera, à donner son nom d'écrivain à un personnage introduit dans des situations imaginaires » (Colonna, 1989 : 3), pour reprendre les dires de Vincent Colonna.

Dans son article « L'autofiction : un mauvais genre ? », Jacques Lecarme a cherché à délimiter ce genre littéraire (il est le premier à se référer à l'autofiction en ces termes) en retenant deux principaux critères : la narration romanesque et l'homonymie entre l'auteur, le narrateur et le héros. Il distingue deux usages de cette pratique littéraire : l'autofiction au sens strict du terme où les faits décrits sont réels, mais la technique narrative s'inspire de la fiction, et l'autofiction au sens large, quand il s'agit d'un mélange de souvenirs et d'imaginaire.

Dans l'article « Autofiction » de l'encyclopédie Universalis, Lecarme a relevé dans la littérature française de nombreux romanciers précurseurs ou inventeurs de cette pratique, citant en exemple *Le Roman d'un enfant* de Pierre Loti. Nous ajouterons ici que l'homonymat auteur/héros/narrateur est respecté dans cette œuvre, en précisant que le nom de l'écrivain diffère de celui de l'auteur, distinguant l'identité réelle de Julien Viaud et son identité littéraire représentée par le pseudonyme de Pierre Loti. Pour illustrer les deux usages de cette pratique littéraire relevés par Ducarme, nous pouvons différencier *Le Roman d'un enfant*, récit autobiographique où l'écrivain dévoile son enfance sous son identité d'auteur, et *Azizyadé*, fictionnalisation d'événements et de sentiments vécus par l'écrivain décrits dans son *Journal*.

Cherchant à résumer les difficultés de définition de l'autofiction rencontrées par les théoriciens dans son article « Un certain Loti de convention auquel je m'imaginai ressembler », Jacqueline Nipi-Robin rappelle que le terme « fiction » pose problème en raison « de son étymologie à double sens (feindre et/ou inventer) aboutissant à deux qualificatifs : “fictionnel” et “fictif” qui ne sont pas synonymes » (Nipi-Robin, 2013 : 344). Nous citerons ici Éric Clémens qui a bien distingué ces deux termes dans son essai *Le fictionnel et le fictif* :

De la sorte, il sera entendu que fiction ne désigne pas seulement le fictif, une invention plus ou moins arbitraire, différente du réel (ou même de la réalité, du monde déjà formé), mais le fictionnel, la part de façonnement qui intervient dans – se soustrait et supplée à – toute relation humaine au réel (Clémens, 2014 : 6).

En tenant compte de la divergence entre ces deux qualificatifs issus de la notion de fiction, nous proposons d'établir une distinction qui n'a pas encore été suggérée à ce que nous sachons entre récits autofictionnels, rejoignant l'autofiction au sens strict du terme, et autofictifs, prenant en compte son sens élargi. Ainsi, nous pourrions qualifier *Le Roman d'un enfant* comme un récit autofictionnel car, même s'il dévoile l'enfance de l'auteur sans trop s'écarter de la réalité, l'appellation « roman » implique inévitablement une part de fiction ; tandis qu'*Aziyadé* s'apparenterait à un récit autofictif, où l'auteur se projette dans des situations imaginaires, *un univers fictif inspiré de faits réels*.

Nous allons à présent étayer cette hypothèse de classification du premier roman de Loti à travers sa comparaison avec le *Journal*, censé décrire les événements réels vécus par le futur écrivain, qui constitue son avant-texte.

III. La naissance du héros Loti

En 1879, Julien Viaud publie *Aziyadé* de manière anonyme. Ce roman est présenté comme le journal d'un officier de la marine anglaise nommé Loti, préfigurant le nom de plume Pierre Loti que l'écrivain choisira pour la publication de sa troisième œuvre, *Le Roman d'un spahi* ; le second roman, *Le Mariage de Loti*, est signé « par l'auteur d'*Aziyadé* ». Ce journal est entrecoupé de lettres reçues par le protagoniste ou envoyées à ses proches, que son confident Plumkett aurait rassemblées après sa mort dans la bataille de Kars. Cet ami se présente comme l'éditeur fictif de cette œuvre protéiforme, à qui Loti raconte son idylle avec une femme turque du nom d'Aziyadé. Le journal et les correspondances intercalées sont une adaptation du journal intime de l'écrivain (publié sous le titre de *Journal de Loti*) et des lettres envoyées à ses amis et sa famille. Cependant, comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, l'identité de l'auteur ne coïncide pas avec celle du protagoniste, ce dernier ayant la nationalité anglaise et décédant à la fin du roman. L'auteur et son personnage homonyme partagent toutefois de nombreux traits communs : Julien Viaud alias Pierre Loti a bien été officier de marine et a voyagé sur la frégate *La Couronne*. Comme son personnage, il aurait assisté à la pendaison de six condamnés à mort à Salonique, coupables de l'assassinat des consuls de France et d'Allemagne. En se promenant dans le quartier musulman de la ville, il prétend avoir connu une femme de harem avec laquelle il aurait vécu une idylle d'environ dix mois. Mais elle s'appelait en réalité Hakidjé et non Aziyadé. L'éditeur fictif Plumkett serait inspiré de Jousselin, ami de Julien Viaud qui a présenté le manuscrit d'*Aziyadé* à Calmann-Lévy, alors que l'auteur désirait rester anonyme.

En choisissant un nom de plume, Julien Viaud a peut-être désiré indiquer que la figure de l'auteur est aussi fictive que celle du personnage et du narrateur. Elle devrait se différencier de celle

de l'écrivain, qui a une identité civile et juridique. Ainsi, il se permet en toute liberté de jouer avec la vérité, qui serait moins dans la véracité des faits évoqués que dans la perception des événements marquants de sa propre vie et la manière de les narrer. Dans son article déjà cité précédemment, Jacqueline Nipi-Robin dément l'hypothèse de Barthes selon laquelle Loti aurait inversé le don du nom propre en s'attribuant celui de son héros, mais qu'il lui aurait plutôt « donné son pseudonyme privé, encore inconnu du public » (Nipi-Robin, 2013 : 343). Nous partageons cet avis, car nous apprenons dans le *Journal* que le surnom de Loti est utilisé par les proches du futur écrivain dès son séjour à Tahiti, bien avant la publication de son premier roman.

C'est en lisant *Le Mariage de Loti* que nous en apprenons davantage sur la possible origine de ce pseudonyme : si nous considérons le nouveau baptême du héros Loti comme l'inspiration d'un événement vécu par Julien Viaud, ce surnom aurait été attribué par les dames de la cour de la Reine Pomaré lors de son passage à Tahiti en 1872, donnant ainsi naissance au personnage littéraire. Toutefois, cet épisode n'apparaissant pas dans le *Journal* de Loti, nous ne pouvons pas le considérer comme une factualité.

Le prénom Pierre a été choisi sept ans plus tard par l'écrivain, peut-être pour marquer son profond attachement à Saint-Pierre-d'Oléron, la ville de sa famille maternelle, relaté dans *Le Roman d'un enfant*. Il utilise Loti comme pseudonyme public pour signer ses articles du *Monde Illustré*.

Ainsi, nous pouvons distinguer trois utilisations du nom Loti dans son œuvre : le nom de plume Pierre Loti ; le pseudonyme d'abord privé Loti, puis devenu public ; et le nom du héros Loti de plusieurs de ses romans, dont *Aziyadé*, *Le Mariage de Loti* et *Madame Chrysanthème*. Il est intéressant d'observer que le protagoniste ne s'appelle pas Loti mais Pierre dans *Le Roman d'un enfant*, qui est probablement le roman lotien le plus proche de la réalité, ainsi que dans *Mon frère Yves*.

Dans sa thèse *L'autofiction : essai sur la fictionnalisation de soi*, Colonna cite l'écrivain Pierre Loti qui représente dans plusieurs de ses romans un protagoniste nommé Loti, faisant du nom propre un véritable motif littéraire. Il précise que « cette forme intégrale d'homonymie et cette “mise en scène du nom propre” est très fréquente dans la pratique de l'autofiction » (Colonna, 1989 : 53). Colonna relève également la figure de la métalepse, fortement présente dans l'œuvre lotienne, comme une caractéristique de ce genre littéraire : « En devenant un personnage fictif, l'écrivain s'introduit dans un espace qui lui est ordinairement interdit, qui n'émerge et ne se conserve d'habitude que par son absence... » (*idem.* : 303).

Nous estimons toutefois que nous ne pouvons évaluer le genre des récits de Loti sans analyser le rapport qu'ils entretiennent avec son *Journal*, c'est pourquoi nous allons à présent nous centrer sur cet avant-texte qui a servi de base à l'écriture de ses romans, nouvelles et récits de voyage. À

défaut de pouvoir inclure les autres récits autofictionnels et/ou autofictifs de l'écrivain, nous allons nous limiter à son premier roman *Aziyadé*, qui inaugure les aventures du héros Loti.

IV. *Aziyadé et le Journal de Loti*

Le *Journal* de Loti, dont les cinq volumes n'ont été que récemment publiés par Alain Quella-Villégier et Bruno Vercier (le premier en 2006 et le dernier en 2017), a peu été pris en compte par les théoriciens de l'autofiction mentionnés précédemment qui ont cité l'écrivain.

Julien Viaud écrit un journal intime dès l'adolescence, comme il le raconte dans *Le Roman d'un enfant*, adoptant le pseudonyme à consonance exotique de Fedin. Ce journal intime se transforme en journal de bord à partir de 1868 : les élèves de la Navale qui aspiraient à devenir officiers devaient en tenir un en guise d'exercice. Peu à peu, son journal de bord se transforme en journal de voyage, et sert d'hypotexte lorsqu'il écrit *Aziyadé* en 1878. Les livres suivants sont soit tirés directement de son *Journal*, notamment les récits de voyage, soit composés à partir de cette matrice, comme *Le Mariage de Loti* (1882) ou *Madame Chrysanthème* (1888).

Loti disait souvent qu'il avait du mal à imaginer des intrigues et des personnages. Dans une lettre adressée à Madame Juliette Adam, directrice de la *Nouvelle Revue* allant prépublier *Mon frère Yves*, il écrit : « Jamais je ne saurai imaginer des aventures et bâtir une intrigue, je ne sais que dévoiler ma nature intime et mon sentiment de la vie » (lettre du 2 juillet 1882). Généralement, ses inventions romanesques qui s'écartent le plus de son journal sont des dénouements tragiques, comme la mort du protagoniste Loti et d'Aziyadé ou celle de Rarahu dans *Le Mariage de Loti*, exprimant l'impossibilité pour les héros de vivre pleinement leurs passions amoureuses.

Commencé en 1872 et interrompu définitivement en 1918, ce journal sera destiné à être publié selon la volonté de l'écrivain qui le signe de son pseudonyme. Son fils Samuel Viaud en publie certains fragments qu'il a retouchés en un premier volume en 1925, puis un second en 1929. Loti a lui-même supprimé certains passages, coupant certaines feuilles ou noircissant des phrases, à moins qu'il ne s'agisse de ses descendants. Ce journal contient de nombreux documents tels que des correspondances, dessins, lignes de calligraphie et coupures de journaux. Il a été acheté aux descendants de l'écrivain par la ville de Rochefort et publié en cinq volumes par Alain Quella-Villégier, entre 2006 et 2017.

On peut remarquer que les romans lotiens sont empreints des caractéristiques du journal qui constitue leur avant-texte. Ainsi, on y observe la présence importante de dates et de références à la météorologie comme dans un journal de bord, ainsi que de lettres inspirées des réelles correspondances de l'écrivain. Même les derniers romans *Ramuntcho* et *Les Désenchantées*, qui ne sont pas divisés en entrées datées comme les premiers récits romanesques, suivent un déroulement

chronologique précis rappelant celui d'un journal.

Nous allons à présent nous concentrer sur les glissements qui s'opèrent entre le *Journal* de Loti dans l'Empire ottoman (du 16 mai 1876 au 17 mars 1877), supposé être le récit factuel, et le roman *Azïyadé* qui s'en inspire, son homologue fictionnalisé. Globalement, ces deux récits sont très similaires dans leur contenu et leur forme ; nous avons toutefois repéré quatre différences majeures que nous avons regroupées en sous-titres.

IV.1. Les correspondances

Selon la définition de Robert-Adam Day, *Azïyadé* pourrait être considéré comme un roman épistolaire étant donné qu'un cinquième du contenu est constitué de lettres reçues par Loti ou envoyées à sa famille et amis. En comparant les lettres du roman à celles que l'on retrouve dans le *Journal*, nous constatons qu'elles sont presque identiques, mis à part le changement de nom et prénom des destinataires qui adoptent comme l'auteur une identité anglaise : Léon Baudin du *Journal* devient William Brown et Lucien Jousselin devient Plumkett. Dans la lettre du 15 novembre, nous observons un changement d'attribution : dans le roman, elle est adressée à Plumkett (équivalent de Lucien Jousselin), alors que dans le *Journal*, elle est adressée à Léon Baudin (équivalent de William Brown). Nous constatons également que les lettres de la sœur du narrateur, récurrentes dans le roman, n'apparaissent pas dans le *Journal* ; il en va de même pour celle de son ami Achmet (équivalent romanesque de Mehmed).

Par ailleurs, Loti insère des notes pour *Le Monde Illustré* dans son *Journal*, qui n'y ont pas toujours été publiées. Celles-ci apparaissent généralement dans le roman, où l'auteur ne spécifie pas leur lien avec cet hebdomadaire.

IV.2. Les prénoms des protagonistes

Comme nous l'avons vu dans le point précédent, les destinataires des lettres adoptent dans le roman des noms et prénoms anglais. Le protagoniste, quant à lui, est toujours nommé par son surnom « Loti ». Il en va de même pour le *Journal*, bien que le narrateur soit à un moment présenté sous les initiales de J. V., c'est-à-dire Julien Viaud, se rapprochant ainsi de la personne réelle de l'écrivain. Dans le deuxième roman, *Le Mariage de Loti*, apparaîtront le nom et prénom de cet officier de la marine anglaise qui semble être le même héros d'*Azïyadé* : Harry Grant. En effet, dans le chapitre IX du *Mariage de Loti*, à la fin du roman, nous apprenons que le héros Loti va se rendre dans le Levant où l'on vient de massacrer les consuls de France et d'Allemagne, annonçant

le début du récit d'*Aziyadé*. Quand il arrive à Stamboul, Loti adopte un nouveau surnom turc : Ali-Nyssim dans le *Journal* ; Arif-Effendi dans le roman.

Les prénoms des personnages principaux ont eux aussi été transformés. Ainsi, l'héroïne Hakidjé devient Aziyadé, prénom nous évoquant l'Asie, le continent qu'elle représente en véhiculant nombre de ses clichés. On peut également entendre l'expression « Asie à deux », représentative de l'histoire vécue par les protagonistes.

Le jeune batelier macédonien qui va jouer le rôle d'interprète entre le héros et sa bien-aimée s'appelle Daniel dans le *Journal* ; Samuel dans le roman. Samuel est dans le *Journal* un ami d'enfance de Daniel, qui apparaît dans le récit romanesque sous le nom de Saketo. Cependant, plus loin dans le *Journal*, le nom de Daniel est rayé et corrigé par Samuel. Comme il est précisé en note de bas de page dans l'édition de Quella-Villégier et Vercier (2006), ces changements de nom témoignent « du caractère hétéroclite du manuscrit, dont les différentes parties appartiennent visiblement à différentes époques de la préparation d'*Aziyadé* » (Quella-Villégier, 2006 : 272).

Mehmed, le domestique et ami fidèle de Loti qui vient remplacer le rôle de Daniel, s'appelle Achmet dans le roman. Le nom de Mehmed est lui aussi rayé et corrigé par Achmet à partir d'un certain moment dans le *Journal*, témoignant de la préparation du roman.

IV.3. La mort du héros Loti

La cinquième partie du roman intitulée *Azraël* est une pure fiction, elle n'a point d'équivalent dans le *Journal*. D'ailleurs, Loti avait premièrement choisi *Fiction* comme intertitre, qui a été conservé jusqu'en 1884. Elle relate le retour du héros Loti en Turquie deux mois plus tard, après avoir décidé de s'engager dans l'armée turque. Avant le départ pour la France dans le *Journal*, Loti écrit :

Volontiers je partirais avec eux, me faire tuer aussi quelque part au service du Sultan. C'est une chose belle et entraînante que la lutte d'un peuple qui ne veut pas mourir, et je sens pour la Turquie un peu de cet élan que je sentirais pour mon pays, s'il était menacé comme elle, et en danger de mort. (Loti, 1879 : 182 ; Loti, 1868-1878 : 322).

On peut donc penser que l'auteur s'est imaginé ce qui lui serait arrivé s'il avait déserté sa famille, seule attache qui le retenait dans son pays d'origine selon ses dires, et qu'il avait pris la décision de devenir sujet ottoman comme il a eu l'intention de faire à un moment.

Dans cette dernière partie d'*Aziyadé*, le héros Loti apprend qu'Achmet est parti pour la guerre et retrouve Kadidja, la vieille confidente d'Aziyadé qui l'informe de la mort de sa maîtresse. Pour en avoir le cœur net, Loti se rend au cimetière et retrouve la tombe de son amante. Il s'engage

alors dans l'armée turque, reprenant son nom turc d'Arif-Ussam-Effendi, et meurt dans la dernière bataille de Kars. Cette fin tragique préfigure ce qu'il serait advenu de Mehmed/Achmet et d'Hakidjé/Aziyadé dans *Fantôme d'Orient* (1892), nouvelle sur laquelle nous reviendrons dans le point suivant.

IV.4. Le Journal : une première forme de fictionnalisation ?

Au début de notre étude, nous sommes parti de l'hypothèse considérant le *Journal* de Loti comme un récit factuel. Cependant, certains éléments que nous avons relevés témoignent d'une première forme de fictionnalisation préfigurant le roman. Ainsi, aux pages 322 et 323 du *Journal*, Loti n'appelle plus l'héroïne Hakidjé mais Aziyadé, prouvant que le récit s'achemine déjà vers la narration romanesque. Pour citer Emmanuel Carrère, auteur emblématique de l'autofiction, nous dirons que « Dès que l'on commence à changer les noms propres, la fiction prend le pouvoir et, comme disait Emmanuel Guilhen, c'est la porte ouverte à toutes les fenêtres » (Carrère, 2020 : 377).

Par ailleurs, il est inévitable de penser qu'un amour clandestin entre un officier de la marine française et une concubine de harem turc, incapables de communiquer dans la même langue au début de leur idylle, semble peu vraisemblable dans un registre purement factuel. Ainsi, nous avons constaté dans le *Journal* de nombreuses références évoquant le caractère impossible d'une telle entreprise « sans précédent dans les annales de la Turquie », pour reprendre les dires de l'auteur :

Autrefois à Salonique, quand il fallait risquer la vie de Daniel et la mienne pour passer auprès d'elle seulement une heure, j'avais fait ce rêve insensé : habiter une case avec elle, quelque part en Orient, dans un recoin ignoré où Daniel viendrait avec nous. J'ai réalisé ce rêve, contraire à toutes les idées musulmanes, impossible à tous les égards (Loti, 1868-1878 : 325).

Quand Loti raconte le pouvoir de séduction qu'il exerce sur la belle Murrah/Séniha, il tente de donner du crédit à ses aventures sentimentales qui peuvent paraître invraisemblables aux yeux du lecteur. Il explique alors les raisons de son succès auprès des femmes turques qui sont « toujours oisives, dévorées d'ennui, physiquement obsédées de la solitude des harems », ce qui les incite à se livrer « au premier venu (...) s'il est beau et s'il leur plaît », ainsi que « fort curieuses des jeunes gens européens » (Loti 1868-1878 : 342).

Toutefois, même si nous prenons en compte ces considérations sur les désirs d'aventures extraconjugales des femmes turques de l'époque, il nous est difficile de croire qu'une concubine ait pu vivre sans obstacles une relation adultère durant des mois dans la maison d'un étranger. Au-delà du caractère extraordinaire d'une telle entreprise qui nous fait douter de sa réalité, de

nombreux indices nous prêtent à croire à une création littéraire du personnage d'Hakidjé/Aziyadé. À son arrivée en Turquie, Julien Viaud était abattu par deux abandons successifs : celui d'une femme qu'il a connue au Sénégal, ainsi que de son ami Joseph Bernard qu'il considérait comme un frère. Son *Journal* témoigne de ces deux déceptions amicale et amoureuse : la lettre du 18 décembre adressée à sa sœur explique son sentiment d'abandon par son ami Joseph, qui lui provoque un sentiment d'angoisse profonde, un passage à vide, transparaissant une envie suicidaire qui a été censurée dans le roman. On y trouve également une allusion à un enfant à lui né d'une liaison qu'il aurait eue au Sénégal avec une femme de Genève, qui n'est pas mentionnée dans le roman. Les raisons de ces deux ruptures demeurent mystérieuses, Loti ayant fait disparaître de nombreuses pages du *Journal*. Quoiqu'il en soit, ces deux événements douloureux pourraient expliquer la crise intérieure et sa méfiance à l'égard de l'amitié qu'il traverse en Turquie. Ainsi, le narrateur tient dans le Journal et le roman des réflexions pessimistes sur l'évolution du concept de l'amitié avec l'âge à son ami Joussetin/Plumkett :

Ces belles amitiés-là, à la vie, à la mort, personne plus que moi n'en a éprouvé tout le charme ; mais, voyez-vous, on les a à dix-huit ans ; à vingt-cinq, elles sont finies, et on n'a plus de dévouement que pour soi-même. C'est désolant, ce que je vous dis là, mais c'est terriblement vrai. » (Loti, 1879 : 25)

Dans le roman, le chapitre VIII est d'une étonnante brièveté : « Les amis sont comme les chiens : cela finit mal toujours, et le mieux est de n'en pas avoir » (*idem* : 62). Dans le *Journal*, cette phrase est précédée d'une exclamation omise dans le roman :

Reviens, mon cher Daniel, je t'aime, mon ami, mon frère, c'est maintenant que je le sens ; je ne te reverrai jamais sans doute, mais quand je rentre le soir dans ma case déserte, mon cœur se serre parce que tu n'y es plus... (Loti, 1868-1878 : 288-289).

Daniel reviendra vivre auprès de lui, démontrant le caractère inconditionnel de son amitié qui vient remplacer le vide créé par l'abandon de son ancien ami Joseph. Selon Marie-Paule de Saint-Léger dans son article « Pierre Loti ou l'écriture du repos », Loti a pu surmonter cette double crise affective grâce à l'écriture cathartique d'*Aziyadé*, où son double héroïque s'entoure d'un ami et d'une amante fidèles : Daniel/Samuel (remplacé ensuite par Mehmed/Achmet) et Hakidjé/Aziyadé. Elle explique que « l'œuvre d'art (...) n'est pas, d'après Paul Ricœur, une simple projection des conflits de l'artiste mais également une ébauche de ses solutions » (de Saint-Léger, 1994 : 38). Le séjour de Pierre Loti en Turquie aurait marqué la naissance de l'écrivain à travers la constitution de cette autofiction se prolongeant et pénétrant dans la vie de l'auteur : c'est ainsi qu'il en viendra à matérialiser la présence de cette femme en rapportant sa stèle funéraire dans sa maison à Rochefort en 1903. Par ailleurs, lorsque nous nous centrons sur la description

d'Aziyadé, nous constatons qu'elle est apparentée à un être fantomatique :

Aziyadé parle peu ; elle sourit souvent, mais ne rit jamais ; son pas ne fait aucun bruit ; ses mouvements sont souples, ondoyants, tranquilles, et ne s'entendent pas. C'est bien là cette petite personne mystérieuse, qui le plus souvent s'évanouit quand paraît le jour, et que la nuit ramène ensuite, à l'heure des djinns et des fantômes (Loti 1879 : 108).

Cela nous porte à croire que Loti est tombé amoureux d'une femme qu'il aurait façonnée à sa convenance comme Pygmalion a sculpté Galatée. Il répète le même schéma en créant sa femme idéale polynésienne qu'il prénomme Rarahu dans *Le Mariage de Loti*, à la différence qu'il n'y a pas d'équivalent de cette héroïne dans son *Journal*. Grâce à cette création que représente l'écriture, Loti vit une renaissance qui vient combler ce vide affectif intérieur éprouvé à son arrivée en Turquie, lui procurant l'apaisement recherché et le lançant dans une aventure littéraire qui ne le quittera plus.

Il n'est dès lors pas surprenant de voir l'héroïne réapparaître sous forme de fantôme dix ans plus tard dans la nouvelle *Fantôme d'Orient* (1892). Ce récit relate le retour de Loti à Stamboul en 1887, parti à la recherche des nouvelles d'Aziyadé et d'Achmet. Ici, Loti n'est plus l'officier de la marine anglaise – par ailleurs décédé dans la bataille de Kars dix ans plus tôt – mais il est bien français, se rapprochant de l'identité réelle de Julien Viaud. Ce dernier est effectivement retourné à Stamboul cette année-là, et a prétendu retrouver les tombes de ces deux amis Hakidjé et Mehmed. Plus tard encore, en 1903, il a photographié la supposée tombe d'Hakidjé, et dérobé la stèle funéraire pour l'installer dans la « mosquée » de sa maison de Rochefort.

Dans *Fantôme d'Orient*, Loti a déjà l'intuition de la mort de son ancienne amante avant même de retrouver les témoins qui l'en informeront, comme si l'auteur avait décidé de lier le destin de la jeune femme – supposée réelle – à celui du héros Loti – création littéraire – de son premier roman qu'il qualifie ici de « petit livre enfantin » :

Aziyadé et Loti, ceux d'autrefois du moins, sont bien morts ; ce qui peut rester d'eux-mêmes s'est transformé, leur ressemble à peine sans doute, de visage et d'âme ; comme l'affirme ce petit livre enfantin que je viens de refermer, tous deux sont morts. C'est presque sacrilège de le dire : en ce moment, je crois que je préférerais être sûr de ne trouver là-bas qu'une tombe. Pour elle et pour moi, j'aimerais mieux qu'elle m'eût devancé dans la finale poussière qui ne pense ni ne souffre. » (Loti 1892 : 8).

Quand il a confirmation de la mort d'Aziyadé qu'il s'était tant imaginée, cela ne semble pas le désoler et vient même l'apaiser lorsqu'il se recueille sur sa tombe :

De cet instant, j'ai l'illusion délicieuse qu'elle sait que je suis revenu là et qu'elle a tout compris... La notion m'est venue, furtive, inexplicable, mais ressentie, d'une âme persistante et présente. Alors, l'amertume et le remords qui s'attachaient à son souvenir ont sans doute disparu pour jamais. Et je me relève apaisé (...) » (*idem* : 71).

Il conçoit son existence comme ayant été entièrement vouée à leur amour, et cela lui procure une grande consolation :

Tout à coup même sa destinée à elle me paraît moins sombre ; elle s'en est allée, elle, en pleine jeunesse, n'ayant eu que ce seul rêve d'amour, – et le baiser que je suis venu donner à sa tombe, personne sans doute n'en viendra donner un semblable à la mienne (*ibidem*).

Ainsi, l'existence d'Hakidjé/Aziyadé, mythe de la femme orientale, semble en partie liée à la narration romanesque, constituant le reflet des propres désirs de l'auteur. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'elle disparaisse du décor suite au départ du héros qui est en quelque sorte son créateur :

Benim djan senin, Loti. (Mon âme est à toi, Loti.) Tu es mon Dieu, mon frère, mon ami, mon amant ; quand tu seras parti, ce sera fini d'Aziyadé ; ses yeux seront fermés, Aziyadé sera morte » (Loti, 1879 : 121-122).

Comme le dit Alain Quella-Villéger dans son livre *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, nombreux sont les auteurs qui se sont interrogés sur l'impossibilité pour une Musulmane de harem de vivre une telle aventure adultère avec un Chrétien ; d'autres ont même vu en Aziyadé la dissimulation d'un homme que Loti aurait aimé, comme Edmond de Goncourt, Gide, Léautaud ou Cocteau (Quella-Villéger, 1998 : 77). Toutefois, selon ce biographe de Loti, la réalité du personnage féminin est facile à authentifier par la sépulture existante de Hakidjé existant toujours, bien qu'elle soit fortement détériorée, dans le cimetière de Topkapi (*idem* : 78). Une traduction de l'épithaphe gravée sur la stèle de cette jeune femme a été élaborée par Jean Deny, professeur à l'École des langues orientales (Lefèvre, 1934 : 55-56), lui donnant une certaine consistance biographique qui ne la relègue plus seulement au rang d'une femme de papier. En se basant sur les recherches d'André Grinneiser (1993), Quella-Villéger émet l'hypothèse que cette musulmane adultérine vivait dans le harem d'un riche commerçant possédant plusieurs hôtels particuliers, raison pour laquelle il devait fréquemment s'absenter. Sa concubine en aurait alors profité pour se faire passer dans le quartier d'Eyüp (Eyoub dans le roman de Loti) pour une arménienne ou une juive afin de rendre visite à son amant, le voile garantissant son anonymat.

Considérant l'étude de Grinneiser, nous ne nions pas l'existence de cette jeune femme ;

toutefois, nous penchons pour l'hypothèse d'une part importante de création littéraire dans son identité et sa relation avec Loti en raison des arguments élayés précédemment.

Nous en venons à penser qu'il y a deux niveaux de fictionnalisation dans l'expérience vécue par Julien Viaud en Turquie : le premier serait le *Journal*, se voulant plus proche de la réalité, avec les personnages principaux de Daniel, Mehmed et Hakidjé, où l'héroïne paraît fortement se rapprocher de l'aspect fictionnel voire fictif. Le deuxième serait le roman, où les personnages se transforment en Samuel, Achmet et Aziyadé, tout en restant très proches de leur description dans le *Journal*, et où Loti imagine ce qui lui serait arrivé s'il avait pris la décision de s'engager dans l'armée ottomane.

V. Conclusion

En conclusion, nous dirons que Pierre Loti peut être considéré comme un prédécesseur de la pratique narrative désignée actuellement sous le terme d'autofiction, qu'il a inaugurée avec son premier roman *Aziyadé*. Bien que notre écrivain se souciait peu du genre littéraire de ses récits, nous considérons qu'« il n'y a pas de texte sans genre » comme l'a signalé Jacques Derrida dans son essai *La Loi du genre*, raison pour laquelle nous nous sommes risqué à émettre cette hypothèse générique. Nous avons constaté que cette stratégie d'écriture semble déjà se retrouver dans le *Journal* de Loti, qui s'achemine en partie vers le récit romanesque issu de cet hypotexte. Nous avons proposé d'établir une distinction entre récits autofictifs, constituant une fictionnalisation de l'expérience réelle vécue par l'écrivain à travers laquelle celui-ci se projette dans des situations imaginaires, et les récits autofictionnels, plus proches de l'autobiographie mais où les choix narratifs prévaudraient sur le caractère purement factuel des événements racontés. Ainsi, nous avons distingué le roman *Aziyadé*, où l'auteur s'invente une nouvelle identité, vivant une histoire qui nous semble peu probable dans la réalité et décédant à la fin du récit, du *Roman d'un enfant*, se rapprochant de l'autobiographie, où les écarts entre la fiction et la réalité semblent être bien moins importants. Nous avons également distingué les différents pseudonymes de l'écrivain : Pierre Loti, son nom de plume indiquant un premier degré de fictionnalité, dont il utilisera le prénom dans son roman autobiographique précédemment cité, son pseudonyme Loti d'abord uniquement connu de ses proches, puis qui devient public pour signer ses articles du *Monde Illustré*, et enfin le héros Loti, sujet autofictif par excellence qui lui permet de se projeter dans une identité littéraire et d'expérimenter ainsi des aventures qu'il n'a jamais vécues.

Enfin, nous dirons que les œuvres de Loti peuvent être considérées comme plurigénériques par leur caractère protéiforme. Il nous est impossible de leur attribuer un genre unique, l'auteur ne désirant d'ailleurs les ranger dans aucune catégorie prédéfinie. Nous préférons dès lors

reconnaître dans l'écriture lotienne le dispositif autofictionnel et/ou autofictif plutôt que de classer certains de ses récits romanesques dans le genre de l'autofiction, aux frontières encore floues malgré les tentatives de théorisation.

Références bibliographiques :

BARTHES, Roland. 1953. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.

BARTHES, Roland. 1972. « Pierre Loti : *Azizyadé* », *Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, « Point/Essais ».

CARRERE, Emmanuel. 2020. *Yoga*, Paris, P.O.L. Éditeur.

CLEMENS, Roland. 1972. « Le fictionnel et le fictif », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, X, 11.

COLONNA, Vincent. 1989. *L'autofiction, essai sur la fictionnalisation de soi en littérature*, Thèse de doctorat. École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS).

DAY, Robert-Adam. 1966. « Told in letters / Epistolary fiction before Richardson », University of Michigan Press, LXV, 4, pp. 389-391.

DERRIDA, Jacques. 1985. « La loi du genre », *Parages*, Paris, Galilée, pp. 233-266.

DE SAINT-LEGER, Marie-Paule. 1994. « Pierre Loti ou l'écriture du repos », *Loti en son temps*, Colloque de Paimpol [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes : <http://books.openedition.org/pur/33374> [25/04/2023].

DOUBROVSKY, Serge. 1977. *Fils*, Paris, Galilée.

GENETTE, Gérard. 1982. *Palimpsestes*, Paris, Seuil.

GRINNEISER, André. 1993. *La Vérité sur Azizyadé*, Rochefort-Poitiers, Éditions Le Torii.

LECARME, Jacques. 1992. « L'autofiction : un mauvais genre ? », *Autofictions & Cie*, Colloque de Nanterre.

LEFEVRE, Raymonde. 1934. *La Vie inquiète de Pierre Loti*, Paris, Soc. Française d'Éditions littéraires et techniques.

LEJEUNE, Philippe. 1975. *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil.

Loti, Pierre. 1879. *Azizyadé*, Bibebook:

http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/loti_pierre_-_aziyade.pdf [25/04/2023].

LOTI, Pierre. Discours de réception à l'Académie française, séance du 7 avril 1892.

LOTI, Pierre. 1892. *Fantôme d'orient*. Bibebook:

http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/loti_pierre_-_fantome_d_orient.pdf [25/04/2023].

LOTI, Pierre. 1868-1878 (Édition d'Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier, 2006), *Journal*. Paris, Les Indes Savantes.

LOTI, Pierre. 1882. *Le Mariage de Loti*. Bibebook:

<[http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/loti_pierre - le mariage de loti.pdf](http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/loti_pierre_-_le_mariage_de_loti.pdf)>

[25/04/2023].

LOTI, Pierre. 1890. *Le roman d'un enfant*, Paris, Calmann-Lévy.

Bibebook:<[http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/loti_pierre -](http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/loti_pierre_-_le_roman_d_un_enfant.pdf)

[le roman d un enfant.pdf](http://www.bibebook.com/files/ebook/libre/V2/loti_pierre_-_le_roman_d_un_enfant.pdf)> [25/04/2023].

NIFI-ROBIN, Jacqueline. 2013. « Un certain Loti de convention auquel je m'imaginai ressembler », *La Licorne*, n°105, Université de Poitiers.

Simonet-Tenant, Françoise. 2017. « L'autobiographie au pays de la polémique », *Matraga. Estudos Linguísticos e Literários*, XXIV, 42, pp. 592-610.

VILAIN, Philippe. 2009. *L'autofiction en théorie*, Chatou, La Transparence.